

CHAPITRE I : GENÈSE DE L'ENFANT MÂLE

Auguste vit le jour dans un foyer modeste, à une époque où la notion de revenus était saugrenue. Son père, Jean-de-Dieu Koumba, était un homme de grande taille qui avait voué sa vie au travail de la terre. La rumeur courait qu'il avait la force de cinq buffles. Son imposante stature forçait le respect. Quand il parlait, sa voix tranchait le bruit ambiant. Jean-de-Dieu Koumba se définissait lui-même comme un homme de l'ancien temps : il avait tout appris de ses mains et faisait tout par elles. Son approche du travail suivait le chemin de l'effort : filets et perles de sueur du front au bas du dos, chemise et petit linge macérant dans le jus corporel. Ses mains étaient grandes, ses paumes étaient aussi tendres que le dos d'un hérisson adulte. Et chacun de ses doigts semblait sculpté dans du bois dur. Chez les peuples de la forêt, son mètre quatre-vingt-dix sous la toise était une curiosité, voire une anomalie. Dans le village, il ne passait pas inaperçu. Son épouse, Josette, avec son modeste mètre cinquante-cinq, paraissait naine à ses côtés. Leur couple était la démonstration de cet appétit que se vouent les contraires.

Jean-de-Dieu Koumba était le patriarche d'une tribu de onze enfants. Dix filles et un garçon. Auguste Koumba, le petit dernier, était aussi l'unique garçon de la fratrie. Il était appelé à tenir une place particulière auprès de son père. C'était en tout cas le souhait que nourrissait ce dernier. Jean-de-Dieu Koumba avait pour chacun de ses enfants un destin tracé. « Auguste sera mon relais. » Cette phrase, tout le village l'avait entendue. Chaque villageois savait ce que deviendrait le jeune homme : un fier chasseur, très bon pêcheur, brave bâtisseur, un homme rompu aux travaux des champs qui supporterait sa dulcinée, etc. Le destin des filles ne laissait lui non plus

aucune place au doute. Elles prendraient exemple sur leur mère. Elles se marieraient selon les règles de la coutume et deviendraient d'honnêtes femmes au foyer.

Jean-de-Dieu Koumba était fier de son épouse, même s'il ne l'exprimait que fort peu. « Mon fils, un homme doit avoir sous contrôle ses sentiments et mettre sous séquestre ses émotions. » Fruit d'une tradition qui le rendait fort et impassible, il veillait chaque jour à ne jamais se montrer vulnérable, ni devant ses enfants ni devant son épouse, qui avait appris, au fil des ans, à déceler les signes de fêlure dans cette carapace d'apparence inébranlable. Dans le monde de Jean-de-Dieu Koumba, l'homme était l'Atlas qui porte sur ses épaules le poids de l'héritage ancestral, ses collines et ses montagnes. À ce titre, il ne devait ployer sous aucune charge. L'honneur des lignées d'hommes avant lui reposait sur sa capacité à tenir cette position. « Josette, répétait-il à son épouse, cette tradition nous vient du fond des âges. Je ne serai pas celui qui ébranlera les fondations d'un édifice que des siècles de sueur et de sang ont bâti. Je ne lui ferai pas courir le risque d'un effondrement. » Il était ainsi, Jean-de-Dieu Koumba, un homme qui serre les dents et continue sa marche au plus fort de la douleur. Un homme qui avait appris à rire et à pleurer dans son cœur, à contenir ses larmes dans leurs glandes et à bétonner ses lèvres dans le silence lorsque les circonstances l'imposaient. « L'homme doit être le dernier à tanguer lorsque les flots qui portent sa barque s'agitent. » Et le dernier à quitter le navire en cas de naufrage. L'esprit forgé dans le métal, le cœur taillé dans la pierre, c'est ainsi qu'il fut éduqué. Et la relique avait su se jouer des largesses du temps, traversant les époques avec l'agilité d'un saltimbanque.

Josette Koumba était une femme pétillante d'énergie. Elle aussi façonnée dans le moule de la tradition. Comme son époux, elle était rompue au travail de la terre. Dans son esprit et dans son cœur vivaient mille et un souvenirs. Des moments joyeux cohabitaient avec d'autres moins gais. L'ensemble dormait dans cette poitrine

généreuse que la nature lui avait savamment confectionnée. Comme si aux lueurs de l'aube, elle avait su qu'elle aurait besoin d'un écrin avec un espace suffisant pour y enfouir la somme des émotions que lui promettait la vie. Auguste l'ignorait sans doute, mais il avait été à l'intersection de l'espérance de son père et de l'exaspération de sa mère. Il était le fruit du rêve de son père et d'un désir de soulagement que sa mère n'espérait plus. Il était à la convergence de deux prières. Dans ce petit village perdu au cœur de la forêt équatoriale, avoir des filles, c'était bien, mais un garçon pour un père, c'était mieux. Auguste avait été attendu par Josette et Jean-de-Dieu Koumba comme l'on attend le messie. Néanmoins, pour Josette, les choses ne furent pas aussi simples. De la naissance de son garçon, elle n'en gardait pas que des louanges. En effet, lorsqu'elle convoquait le souvenir de cette période, ses sentiments balançaient entre soulagement, dégoût et détestation. Elle était marquée par ces soirs et ces nuits d'ébats sans saveur. Ces nombreux soirs où le plaisir et la beauté de l'acte consacré furent contrariés, étouffés par l'objectif de mettre au monde un fils. La science n'avait pas encore opéré sa mue et la nature n'offrait aux mortels aucun raccourci. Et bien qu'elle fût éduquée par sa grand-mère qui lui transmettait tout ce qu'elle devait savoir de l'art conjugal — ainsi que les finesses pour provoquer la transe dans le corps d'un homme —, la recette pour mettre au monde un fils fut visiblement le chapitre oublié de son enseignement. Jamais Josette n'aborda précisément ce sujet avec son aïeule. Aussi se sentit-elle sans armes face aux vellétés de son époux, comme elle le confia un jour, au comble du désarroi, à sa grande amie Joséphine Mouloungui.

« Ah, *djadji*¹, je ne sais quoi faire, je vois bien que Jean-de-Dieu est malheureux, mais je n'ai aucun moyen pour y remédier.

— Laisse, la nature fera ce qu'elle sait faire.

— J'ai l'impression d'être devenue un objet entre ses mains, j'ai honte.

— Tu veux que je lui dise, à Kake Kumb?

1. *Djadji* : Grande sœur, aînée.

— Non ce n'est pas nécessaire. Je le comprends d'une certaine façon. De père en fils, ils sont fiers de leurs ancêtres.

— Oui mais les ancêtres ont eu leur vie! On ne peut être éternellement redevable envers les morts! » avait rétorqué Joséphine Mouloungui, connue pour ne pas avoir la langue dans sa poche.

Josette avait répugné à se sentir réduite à sa fonction charnelle de procréatrice primaire, à être ce réceptacle dans lequel Jean-de-Dieu Koumba venait déverser la sève de sa frustration dans le but d'attraper ce rêve qui semblait le fuir. Elle avait abhorré ces instants qui relevaient davantage de l'exécution d'un programme plutôt que d'un agréable moment passé à deux. Et son appréhension quand le soir approchait... Elle ne comptait plus les crispations, ni même les fois où elle sentit son corps s'anesthésier sous le poids de la charge. Rien ne surpassait cependant son angoisse, sa hantise d'échouer à faire don du mâle espéré. Le devoir conjugal était plus fort que tout, plus fort que les sentiments amoureux, plus fort que le plaisir. Josette le savait, cela avait fait partie de son éducation de jeune fille. Le sexe, lui avait dit sa grand-mère, cimentait la relation du couple. Il était la cerise sur cet énorme gâteau que représentait le mariage.

« Petite Josette, c'est au lit que le mariage prend son sens. C'est dans le fluide que tout se mélange. Quelquefois, il suffit d'un petit rayon de soleil pour oublier les nuages. »

Au bout de tant de gestations et après tant d'années de vie commune, les mots de sa grand-mère l'avaient profondément marquée. À défaut du plaisir, Josette offrait par devoir son corps à son mari. Car l'essentiel était ailleurs : éteindre la fièvre sans l'exacerber par d'embarrassants préliminaires, laisser les corps s'abandonner à leur propre magnétisme, céder au dictat des fluides agissants, satisfaire l'acte sexuel pour ce qu'il a de plus organique. L'injonction était inscrite par la nature dans le moi primitif de chacun, obéissant à son propre instinct, résistant au contrôle obsessionnel de la conscience. Dans tous les cas, Josette avait vu grandir le dégoût dans son esprit, à ce point qu'elle se demanda un jour ce qu'il adviendrait de son

union si jamais l'enfant mâle tant désiré n'arrivait pas. Des enfants, elle en avait déjà donné dix à son époux, là où beaucoup, un seul aurait suffi. « Petite Josette, le bonheur est un animal capricieux qui ne s'apprivoise pas de la même façon chez tous les êtres. Le jour où tu saisisras le tien, assure-toi de ne pas le laisser filer!

— J'ai peur, djadji, qu'il change.

— Alors qu'il change!

— Comment peux-tu dire ça?

— Ces hommes, qu'est-ce qu'ils croient, que nous sommes des jouets? »

Le passé de Joséphine Mouloungui ne plaidait pas en sa faveur. Elle ne s'embarrassait pas des bruits qui couraient sur elle; elle avait cessé de les combattre. Des hommes, elle en avait croqué plus d'un dans ses jeunes années. Des langues prétendaient même qu'elle s'offrait encore des libertés avec quelques anciens du village.

« Mais n'est-ce pas le rôle de l'épouse que d'être aux petits soins pour son mari?

— Oui mais quand elle ne peut pas, que doit-elle faire? Voler? Tuer? S'abandonner jusqu'à se donner la mort?

— Je ne veux pas qu'il me quitte!

— Bah! S'il doit te quitter, alors soit! Il ne sera pas plus lâche que les autres. S'il veut à ce point son garçon, qu'il aille se prendre une de ces jeunes minettes aux mamelles pointues comme des lances. Ils savent bien le faire!

— Mais je ne veux pas de ça!

— À ta place, je le lui permettrais s'il faut en passer par là pour avoir la paix!

— Tu n'y penses pas! »

Les échanges entre Josette et Joséphine Mouloungui n'aboutissaient pas toujours à des conclusions partagées. Particulièrement lorsque les sujets portaient sur les hommes. Mais elle dut reconnaître que sur ce point, sa voisine et amie avait raison. Jean-de-Dieu Koumba pouvait aller exorciser son démon ailleurs. La faillite de

son épouse l'excusait et lui ouvrait ce droit. Aux yeux de la tradition. Et même si elle n'y était pas totalement résolue, l'idée avait cheminé dans sa tête. Elle s'était en quelque sorte préparée à accueillir cette rivale et à faire contre mauvaise fortune bon cœur ; comme toutes les autres femmes avant ou autour d'elle qui vivaient cette situation.

« José!

— Oui, djadji.

— Kake Kumb ne peut pas prendre une femme que tu n'as pas validé!

— Oui, je le sais. Avoue-le, c'est une consolation bien maigre dans un océan de dépit. Et rien ne dit que même avec cette jeunette il aura son garçon.

— Alors il épousera le village entier s'il le faut! Et quand il aura fini avec toutes les filles, qui sait, il se rabattra sur les chiennes! C'est peut-être avec elles qu'il trouvera son bonheur! »

Les propos de Joséphine Mouloungui arrachèrent un sourire circonstancié à Josette qui s'était attachée à cette idée comme on s'accroche à la queue d'un serpent pour éviter de se noyer. Même si en sa qualité de première épouse, ç'eut été à elle de valider parmi les candidates celle qu'elle estimait la mieux lotie pour les besoins de son mari et l'équilibre fondamental du foyer, elle n'avait pas renoncé à lui offrir ce garçon qu'il désirait par-dessus tout. Et le problème que lui posait cette équation n'était pas tant l'amour dont nul ne maîtrisait la juste métrique, ni même la quantité d'amour que son époux avait à offrir, mais sa capacité à relever équitablement les défis de deux épouses.

Et si finalement, il préférerait la seconde? Ce n'est pas la peine de demander son avis à djadji, je sais déjà ce qu'elle me répondra.

Josette se remémora avec nostalgie ses jeunes années que le temps ne se lassait de grignoter. Même si l'idée ne l'enchantait guère, c'était bien, pensa-t-elle, ce qui risquait de se produire si ses parturitions continuaient à n'engendrer que des filles. Déjà, elle avait ressenti de la nervosité et de l'agacement dans l'attitude de son

époux au fil des naissances des demoiselles qui se succédaient. Elle ne se souvenait plus du nombre de fois où Jean-de-Dieu Koumba avait troqué son humeur joviale contre cette mine déterrée qu'elle ne lui connaissait pas.

« Ah Josette, c'est donc ainsi qu'on avale une lignée ! » lui avait-il soupiré un jour.

Josette était comme toutes les autres femmes du village que la coutume avait forgées et qui devaient prendre sur elles les carences de la nature. Elle ne disposait d'aucune notion de génétique, même élémentaire. Elle ignorait tout du mécanisme de transmission génique et de ses subtilités. Le fameux chromosome Y qui jouait à cache-cache avec ses émotions. Cependant, en dépit d'une frustration bien réelle, son cœur généreux foisonnait d'amour pour le plaisir et le bien-être de son mari. « Djadji, si tout ceci n'avait dépendu que de moi, des enfants mâles, je lui en aurais donnés des dizaines. Tous aussi beaux, tous aussi forts les uns que les autres. » avait-elle confié un jour à sa compère Joséphine Mouloungui. Josette Koumba qui n'était plus à un sacrifice près, ne désirait qu'une chose : garantir à son époux la continuité de son nom si importante à ses yeux, l'inscrire durablement dans la lignée de ses ancêtres. Seulement, voilà, elle en était rendue à ce point où le soupir porte en lui le lourd secret des cœurs, où il fait à lui seul l'exégèse de l'impuissance. Alors tous deux avaient espéré, tous deux avaient prié, Jean-de-Dieu par dépit, Josette pour le répit.

Jean-de-Dieu Koumba était le digne fils du très réputé Hippolyte Polycarpe Koumba Mougoula — « HP » de son petit nom — et d'Antoinette Bivigou. Il était le benjamin d'une fratrie de trois : lui et deux sœurs qu'il ne voyait plus. Jean-de-Dieu Koumba fut privé de sa maman très tôt, emportée par une nuit de fièvre mystérieuse dans ses jeunes années. Il fut pour l'essentiel élevé par son père qui était tout pour lui. C'est par lui qu'il avait tout appris. Aussi, quand son père tomba malade, Jean-de-Dieu Koumba sentit son